



L'île des anamorphoses

version de Régine Raymond

La torsade d'acier

Après s'être acquittée de sept euros cinquante, elle a embarqué à sa suite, Gisèle, Brigitte et Patricia venues assister à son atelier d'écriture. C'est Gisèle qui lui a parlé de cette fête horticole du dernier week-end de mai et Renata a proposé de s'y retrouver pour écrire. Elles se sont séparées avant de commencer l'atelier afin d'apprécier la vue des stands colorés de fleurs, hortensias bleus, rosiers blancs, rouges, jaunes, profusions de murs piqués de plantes, de huttes végétales, d'articles de décorations pour les jardins, des lampes, des pots, des coccinelles en cartons pâtes, d'oiseaux en céramique. Une foule immense se presse tandis que Renata est immobile devant l'étrange torsade d'acier qui semble s'allonger à l'infini, hypnotisée par cette torsade balancée par le vent. Elle a l'impression qu'elle descend jusqu'au sol, le vrille et remonte aussi vite. Elle stoppe le mobile en le tenant dans sa main. C'est une invention simple et extraordinaire. Dès que son balancement s'arrête, le mobile ne sert plus à rien, même pas à faire beau, il n'est pas esthétique. Avec l'aide du vent, il se métamorphose en un reflet différent de la réalité et devient alors intrigant et hypnotique. Elle se demande où se situe la réalité. Celle d'il y a un instant lorsqu'elle déambulait dans les allées des jardins d'Albertas à Bouc-Bel-Air avec les yeux grands ouverts, appréciant l'endroit pour la première fois ? Maintenant dans son reflet déformé par la torsade ? Quand elle se regarde dedans, elle est devenue plus large et plus ronde. Derrière sa nouvelle silhouette, une minuscule île se dessine. Elle se penche davantage afin de mieux la distinguer, en oubliant les gens qui causent, les stands colorés, son atelier d'écriture. Elle se perd dans le reflet du mobile qui balance de plus en plus à cause des rafales du mistral. L'écume mousseuse va et vient sur l'île perdue au loin avec ses arbres aux formes indécises. Renata se demande à quoi ressemblent ces vagues étranges. Elle n'a jamais vu de rouleaux d'écume qui se tordent aussi violemment. Elle se penche tant et si bien que le reflet l'avale et se retrouve de l'autre côté, sur l'île avenante et ensoleillée. Elle s'est toujours laissé porter par la vie et les événements avec fatalisme. Surprise et enchantée, elle marche jusqu'au rivage. Aucune brise marine ne souffle. L'air iodé emplit ses narines. Renata sent un bien-être total l'envahir et respire profondément l'air pur du large. Au loin, aucune terre n'est visible. Pas de trace des jardins d'Albertas non



plus. Elle s'approche du lagon bleu où les vagues capricieuses viennent lécher ses pieds. Tantôt elles sont calmes, et l'instant d'après, elles deviennent tumultueuses. Sous l'eau, des poissons colorés aux formes bizarres nagent près du rivage et, d'un coup de queue, ils se propulsent à une vitesse étonnante. Ils ressemblent presque tous à des anguilles filiformes couvertes d'écailles. L'arrachant à sa contemplation, un groupe bruyant arrive derrière elle « Coucou Renata ! » Elles se jettent toutes à l'eau avec un plaisir évident. La première est une femme très ronde, aussi ronde que les ballons où on s'assoit dessus à califourchon. La seconde est grande, aussi grande et mince qu'un poteau électrique. Une troisième a le corps ovale comme un disque. Renata se souvient des miroirs dans les foires. Elle riait aux éclats de se voir si différente avec des jambes raccourcies et énormes, ou bien longilignes et immenses. Là, ici, sur cette île, voir ces gens si différents ne la fait pas rire. Elle trouve cela indécent et inadéquat. Et l'évidence frappe son esprit. Je l'ai enfin trouvée! Elle a adoré *La bibliothèque de Babel* de Borges. Et depuis qu'elle a lu *La vérité sur Marie* de Jean-Philippe Toussaint, elle était à la recherche de *l'île des anamorphoses*. Elle jubile en silence de sa découverte, excitée d'être sur l'île qui porte bien son nom et de devenir un personnage de fiction. C'est un honneur d'être ainsi intégrée dans une nouvelle. Renata est en train de passer à la postérité et elle en est extrêmement fière.

– On se connaît ? crie-t-elle à la joyeuse bande.

– Tu nous reconnais pas ?

Cette voix lui est familière.

– Je suis Gisèle et les autres...

– Oh, oui...

Renata les rejoint et se mire dans le reflet de l'eau. Elle éclate de rire, elle est plus large que d'ordinaire.

– Je le savais, je le savais, je suis comme vous !

Gisèle, Patricia et Brigitte la dévisagent comme si elle perdait la raison. Renata sait que la réalité est poreuse et qu'elles sont elles-mêmes personnages de fiction. Elles n'en ont pas conscience à la différence de Renata.

– Je vous laisse, à tout à l'heure !

Elle profite de ses quelques heures de gloire, déambule entre les pins aux formes bizarres, élancés, tordus, ronds, gondolés. Tout est différent sur cette île ; chaque fleur, chaque caillou, chaque insecte est de forme inhabituelle pour l'humain, faite de torsions,



de courbes étranges et de tourbillons élégants. Renata croise une famille de grands à la taille torsadée qui lui lance un « Bonjour madame » bien gai. Elle continue son chemin jusqu'à arriver inopinément devant le mobile en inox. Tentée par la curiosité, elle se penche et aperçoit la foule dans les jardins d'Albertas. Il lui semble entendre leurs rires, leurs conversations et leurs disputes. Ils ont l'air normal se surprend-elle à penser. Mais où est la réalité, la normalité, ici sur l'île des anamorphoses ou de l'autre côté dans les jardins d'Albertas ? Renata se pince fort « aie ». Elle est bien dans la vraie vie, ici.

Je me vois dans le reflet en toute petite sur l'île au lointain. J'arrête le balancement du mobile. C'est bizarre comme je suis hypnotisée par ce petit truc en acier. On dirait qu'il vrille et s'enfonce dans le sol alors qu'il balance de droite à gauche. La réalité n'est pas toujours celle que l'on croit. Je repense à ma rupture avec mon ex-compagnon pendant plus de vingt ans. Longtemps, nous avons cru que nous finirions notre vie ensemble. Longtemps, j'ai cru à sa fidélité alors qu'il me trompait. Alors, où se situe vraiment la réalité dans tout ça ? J'ai ma propre perception erronée du monde qui m'entoure. Pendant des années, je pensais que Gérard et moi étions autres. Quelques mois après qu'il m'ait quitté, je me suis sentie papillon sortant de sa chrysalide, avec des envies nouvelles et des activités variées, des amants sans amour, des plaisirs renouvelés. J'ignore si je saurai un jour qui je suis vraiment avec mes doutes, mes fictions, mes désirs refoulés et mes envies secrètes. Toute ma vie, j'ai joué le rôle d'une personne à l'extérieur et sa déformation intérieure est indicible, invisible, faite de torsions, d'étirements et de crispations. Je n'osais rien dire par peur d'être isolée, mal comprise ou pire jugée.

– Alors, Renata, on écrit bientôt ?

– Ah, oui, j'étais perdue dans mes pensées. Regardez comme ce mobile est étrange !

Je m'abîme une nouvelle fois dans sa contemplation hypnotique tandis que les copines se hâtent de découvrir les autres stands.

Renata rejoint des ruines et sort son moleskine rouge afin de consigner sa découverte de l'île des anamorphoses. Personne ne voudra me croire alors il faut que je note tout depuis le début et en détail. Ce sont les ruines d'une ancienne chapelle. Forcément, il y en a dans n'importe quel lieu de la terre. Elle griffonne les ruines, une fourmi au ventre difforme, une fleur aux pistils énormes, la famille à la taille torsadée. Après bien des griffonnages, Renata vaincue par la fatigue s'enroule en fœtus, contre le mur de pierres et s'endort.



– Sortez vos stylos, nous allons commencer à écrire. La consigne est « Donnez-moi votre version de *L'île des anamorphoses*. » C'est Jean-Philippe Toussaint qui en a parlé la première fois dans son roman *La vérité sur Marie*. Un personnage, homme ou femme, se retrouve sur cette île particulière. J'ai déjà commencé à l'écrire...

– Qu'est-ce que ça veut dire anamorphose ? demande Gisèle dubitative.

– Pour faire simple, tu te rappelles de t'être regardée dans une petite cuillère et de te voir déformée ?

Gisèle et les autres partent d'un grand éclat de rire. Visiblement, elles se souviennent. Leurs stylos gambadent gaiement sur la feuille. Tandis qu'elles écrivent, je scrute les gens, leurs réactions vis-à-vis des installations des artistes, leur étonnement ou leur indifférence face aux œuvres. Sur la partie basse des jardins d'Albertas, se trouvent les stands de fleurs, d'arbres et de végétations en tout genre. Sur le haut, là où nous nous trouvons, des plasticiens, des sculpteurs, des peintres se partagent l'espace. Une sculptrice retient mon attention, Léa Treins. Ses femmes d'acier ont des jambes très grosses par rapport au reste du corps. Il y en a une juchée sur un cercle quadrillé. On dirait qu'elle surplombe le monde. À l'intérieur de ce cercle, des végétaux poussent et s'emprisonnent eux-mêmes. Un sculpteur réalise des hommes ronds aux ventres blancs et les dissémine sur la pelouse verte. Un autre en construit de tous petits qui regardent les bassins. Il les place près des escaliers qui descendent vers la fontaine. Je revois la torsade d'acier, matière brute et souple et moi en petit, tout au fond sur l'île des anamorphoses. À présent que j'ai créé ma version dans mes pensées vagabondes, je peux la retranscrire sur mon cahier moleskine. Après avoir griffonné des petits dessins, les ruines d'une chapelle, une fourmi au ventre difforme, une fleur aux pistils énormes, une famille à la taille torsadée, j'écris d'un seul trait, d'un seul souffle.